CHAPITRE 1

Elle gara sa voiture dans le parking souterrain de ce grand hôtel du centre de Toulouse, prit l'ascenseur et se hâta vers le hall de réception.

— Bonjour. Excusez-moi. J'ai rendez-vous avec le professeur Jacob Azuelos. Est-il joignable, s'il vous plaît ?

— Attendez, je vérifie. Oui, sa clé n'est pas là, il doit être dans sa chambre. Désirez-vous que je vous annonce ?

— Certainement, Maria Peyrac, journaliste à la revue Occitania Arts et Culture.

— Un moment je vous prie.

Le maître d'hôtel composa un numéro.

— Monsieur le professeur, madame Peyrac a rendez-vous avec vous. Dois-je la faire attendre à la réception ?

— Oui, dites-lui que je descends immédiatement, répondit son interlocuteur.

Derrière son comptoir, l'homme la regardait avec attention. Une belle femme, séduisante, se disait-il. Dans les trente-cinq, quarante ans, pas plus. Vêtue élégamment, plutôt chic mais sans luxe ostentatoire, corsage blanc discrètement décolleté, pantalon noir bien ajusté mettant en valeur sa silhouette. La classe quand même. Si elle voulait, elle était tout à fait à son goût. Enfin inutile de rêver, pour lui, proche de la retraite, chauve, bedonnant, aucune chance. Bah !

La porte de l'ascenseur s'ouvrit. Un petit homme rondouillard aux cheveux gris, costume trois pièces et nœud papillon, apparut. Son regard se porta spontanément sur elle.

— Madame Peyrac je présume ? demanda-t-il dans un parfait français, en s'avançant vers elle, la main tendue d'une manière très cordiale.

— Oui, monsieur le professeur. Merci d'avoir bien voulu répondre à ma demande d'interview. Je représente la maison d'édition « Occitania Arts et Cultures du Monde »

— Oui, oui, je connais vos publications. Très bons livres, des textes de qualité. C'est ce qui m'a incité à vous rencontrer, dit-il en chaussant ses lunettes.

— J'en suis ravie, répliqua-t-elle, légèrement confuse.

— Eh bien, entrons dans le vif du sujet, si vous le voulez bien. Tenez, asseyons-nous dans ce petit salon. Est-ce qu'un petit café vous ferait plaisir ?

— Volontiers.

— Alors deux cafés, s'il vous plaît, dit-il en faisant signe au préposé.

Ils s'installèrent. D'emblée, il la mit à l'aise, tout en la dévisageant. Il la questionna gentiment sur son cursus, histoire de la jauger.

— Comment me présenter le plus simplement ? Je suis entrée à la revue il y a cinq ans, après avoir fait une licence et un master d'histoire et archéologie antique et médiévale, je m'intéresse de préférence à notre région dont le patrimoine est tellement riche.

— Peyrac, c'est un nom régional, non ?

— Occitan, monsieur le professeur, je suis...

— Laissez tomber le « monsieur le professeur », si vous voulez bien.

— Comment dois-je vous interpeller alors ? demanda-t-elle, étonnée.

— « Professeur » suffira amplement, répondit-il avec un sourire désarmant.

— Comme vous voudrez. Et pour vous répondre, c'est exact, lorsque mes arrière-grands-parents sont venus de Paris, ils se sont installés à Toulouse, c'est là que je suis née, que j'ai grandi et fait mes études. Par ma profession, je voyage fréquemment, un peu partout, Europe, États-Unis, Canada, Amérique du Sud, Égypte, Israël, Inde. J'adore mon métier, et j'ai la chance d'être appréciée par mon rédacteur en chef.

— J'imagine que vous parlez plusieurs langues ?

— Oui, anglais, italien, espagnol, catalan, et des rudiments de breton par ma mère, ajouta-t-elle en souriant. C'est nécessaire dans mon métier.

— Parfait, alors tout va bien. Pourquoi avez-vous souhaité me rencontrer, dites-moi ? Vous me connaissiez ? interrogea-t-il en ôtant ses lunettes finement cerclées.

Elle ne l'imaginait pas tout à fait comme ça. Pour un grand savant, il n'était vraiment pas bêcheur, ni pédant, plutôt jovial. Il devait certainement savoir mettre ses étudiants à l'aise. Il lui faisait un peu penser à l'acteur Bernard Blier, physiquement et sans doute tout comme lui, facétieux et rieur.

— J'ai lu plusieurs de vos livres, notamment « *Les rois wisigoths* », et « *Le sac de Rome* ». Celui que j'ai préféré c'est « *De l'influence de la Rome antique sur les peuples de la Méditerranée* ». Vraiment passionnant.

— Très bien, bonnes lectures en effet, plaisanta-t-il.

— Et puis, l'occasion s'est présentée lorsque j'ai appris votre venue ici pour cette conférence sur le trésor d'Alaric. Mon boss a tout de suite donné son accord à cette idée d'interview. Et j'ai été doublement heureuse lorsque vous avez accepté de me recevoir aujourd'hui même.

— Êtes-vous mariée ? Je vois que vous ne portez pas d'alliance.

Elle rougit légèrement tandis qu'il la dévisageait. Née à

Toulouse de mère bretonne et de père occitan, elle était le curieux mélange de ce mixage parfaitement réussi. Teint bronzé, des yeux clairs, cheveux châtain, 1 m 70 environ. Silhouette parfaite, distinguée sans être guindée. Il appréciait en connaisseur.

— Je suis divorcée. Ah, de nos jours, c'est très banal. Et puis, comme ça s'est terminé à l'amiable, je suis très bien comme ça. J'en ai profité pour reprendre mon nom de jeune fille. J'ai une fille de dix-huit ans, elle a eu son bac avec mention. Actuellement elle est en voie de terminer sa première année de licence d'histoire-géo, j'en suis très fière. C'est une sportive comme moi, très sociable, quoique pas toujours facile à vivre. Elle habite un studio en colocation avec sa meilleure amie. Quand je m'absente pendant plusieurs jours, c'est une sœur de mon père, ma tante Agathe, qui veille sur elle, à distance toutefois car elle est très indépendante. Elles s'adorent. Quant à son père, il n'a plus donné signe de vie.

Il sentait chez elle comme une pointe de tristesse. Ce divorce, peut-être ? Elle a pourtant l'air d'être bien dans sa peau. Après tout, chacun a le droit d'avoir une part cachée dans sa vie.

— Compris. Donc voici ce que je vous propose. Puisque vous allez assister à ma conférence, je vous en remettrai un condensé en exclusivité, lorsque j'aurai terminé ma séance de dédicaces, ici même.

— En exclusivité ! Vraiment, je vous en remercie du fond du cœur ! Mes confrères vont être jaloux.

— Tant pis pour eux, ils pourront toujours prendre des notes pendant mon exposé. Je vais vous laisser maintenant. Je dois remonter à ma chambre, prendre mon ordinateur portable et mes notes manuscrites. Un petit quart d'heure de décontraction dans le fauteuil, et ensuite je redescends, Il faut que j'aille vérifier dans la salle si le matériel, micros, sonorisation, rétroprojecteur et tout ça, est bien en place, ensuite on commence le cirque à dix-huit heures précises.

— Le cirque, dites-vous ?

— Oui, répondit-il en riant. C'est un spectacle, vous savez. Il y aura là entre cent cinquante à deux cents personnes, des confrères, des chercheurs, historiens, écrivains, journalistes et autres, dont certains ne sont pas que des amis. J'ai parfois des contradicteurs assez virulents. Ça ne me dérange pas, au contraire ça m'amuse. J'ai l'habitude. À mon âge, j'ai tout vécu, même les insultes. D'autant que je suis né à Barcelone, descendant d'une très ancienne famille juive marrane, convertie officiellement au catholicisme il y a plusieurs siècles, tout en continuant à pratiquer le judaïsme clandestinement. Vous imaginez ? Remarquez, je ne me plains pas, j'ai eu ce que j'espérais. Une épouse aimante, des enfants et petits-enfants adorables, une carrière comme enseignant qui m'a comblé. Certes, j'ai eu deux infarctus et je m'en suis sorti de justesse. Aussi, maintenant, chaque jour que je vis, c'est un bonheur renouvelé, je ne pense pas au lendemain. Allons, veuillez m'excuser, je dois y aller. À tout à l'heure.

Il se leva prestement et rejoignit l'ascenseur.

Maria alla s'installer dans l'auditorium équipé en vue d'accueillir au moins deux cents personnes, en effet. Sur la scène, devant le large écran, un bureau et un lutrin devraient permettre au conférencier de poser ses notes. Le maître de cérémonie était occupé à disposer des cartons sur certains sièges réservés au premier rang et régler les micros HF pour ceux qui désireraient poser des questions au conférencier. De loin, elle aperçut un visage familier.

— Monsieur Garnier ! Quel plaisir de vous revoir, ça fait si longtemps !

— Maria ? Mon Dieu oui ! Si je m'attendais ! Que deviens-tu ? Tu vas bien ?

Victor Garnier, son ancien professeur d'histoire médiévale, semblait vraiment ravi. Elle avait toujours gardé un excellent sou-

venir de cet homme adoré de ses élèves, particulièrement des filles, qui en avaient toutes été amoureuses. Lui n'en avait cure, il ne vivait que pour sa passion, transmettre son savoir et le fruit de ses recherches. Toujours disponible et d'humeur égale. Si charmant et si bon pédagogue. Avec lui, on ne s'ennuyait jamais, on ne voyait pas passer le temps. Ah, c'était le bon temps.

— J'aurais grand plaisir à venir vous voir, si vous me le permettez. Venez-vous parfois à la fac ?

— Ça m'arrive de temps en temps depuis que j'ai pris ma retraite, lorsqu'on me demande de faire partie d'un jury, et j'y prends toujours autant de plaisir. Tu peux me téléphoner si tu veux, mon numéro est dans l'annuaire.

— Avec joie, si ça ne vous dérange pas.

— Alors à un de ces jours. Au revoir Maria.

Dix minutes avant l'heure, la salle était déjà presque pleine. On entendait un léger brouhaha, apparemment parmi les présents beaucoup d'entre eux se connaissaient et les conversations allaient bon train, à mi-voix cependant.

Dix-huit heures quinze. Le professeur n'était toujours pas présent. À dix-huit heures trente, une certaine agitation commençait à régner dans l'auditoire. N'y tenant plus, Maria se rendit à la réception et manifesta son étonnement.

— Non, le professeur est toujours dans sa chambre, sa clé n'est pas au tableau.

— Pouvez-vous l'appeler s'il vous plaît ? On l'attend pour sa conférence.

— Un instant. Ah ! ça sonne mais ça ne répond pas.

— Je monte !

— Attendez, Madame, je vous fais accompagner. Gabriel, s'il vous plaît, venez.

Un jeune homme en livrée se présenta, prit le passe à tout

hasard et se rendit à l'ascenseur avec elle. Au moment où ils en sortaient de la cabine au troisième étage, ils furent bousculés par un homme pressé d'y pénétrer.

« Quel malotru, il ne s'est même pas excusé ! »

Arrivés devant la porte de sa chambre, ils constatèrent qu'elle était entrebâillée. Plutôt bizarre. Ils entrèrent précautionneusement, et sursautèrent en voyant la scène qui s'offrait à eux.

— Vite ! Appelez les secours ! s'écria Maria.

Le garçon d'étage courut dans le couloir jusqu'à un interphone, puis s'en revint aussitôt, tandis qu'elle se penchait près du professeur, étendu sur le dos, à demi conscient.

— Professeur ! Qu'est-ce qu'il se passe ? Ça ne va pas ? Vous m'entendez ? Professeur ?

Visiblement, il cherchait à lui parler. Elle se rapprocha davantage, en passant son bras droit derrière ses épaules, soutenant sa tête, et l'entendit murmurer.

— Il m'a volé mon ordinateur, dit-il dans un souffle.

On aurait dit qu'il souriait.

— Qui ? Vous l'avez vu ? Vous le connaissez ?

— Non. Je crois que cette fois, c'est la fin... Tenez, prenez ça... Wisigoths...

Au prix d'un grand effort, il lui mit dans la main une clé USB. Puis il eut un hoquet et s'effondra dans ses bras.

Le jeune homme annonça l'arrivée du chef de la sécurité, André Tanneron, un ancien officier de police à la retraite. Ils ne purent que constater le décès. Apparemment, il n'y avait pas de trace de lutte, tout laissait à penser que le professeur avait eu un malaise fatal.

— Vous n'avez touché à rien ?

— Bien sûr que non. Il faut appeler un médecin ou les pompiers, il n'est peut-être pas trop tard pour faire un massage cardiaque. Vite !

On entendit un sonore « Entrez ! ». Elle s'effaça devant Seb, puis referma la porte.

Après les salutations d'usage, Sébastien s'attendait à un entretien du genre musclé. Martin Faure le reçut dans son cabinet somptueusement aménagé. Un large bureau moderne, trois fauteuils en cuir destinés aux visiteurs, une vitrine ornée de trophées sportifs divers et de livres anciens, une armoire blindée où se trouvaient sans doute des dossiers confidentiels, le portrait des présidents de la République depuis 1945, un buste de Marianne, les trois drapeaux, le tricolore, l'europpéen et celui de l'Occitanie, tout sentait le luxe de bon aloi. L'œuvre d'un décorateur probablement ?

Les deux hommes se connaissaient depuis longtemps, leurs relations s'étaient cependant limitées à celles qu'un administré ordinaire peut avoir avec son maire. C'est depuis cette histoire d'éoliennes que le climat s'était sérieusement détérioré entre eux.

— Je peux t'offrir un café ? un rafraîchissement ? demanda-t-il en éteignant sa cigarette dans un lourd cendrier en cristal Lalique, disposé sur le bureau près d'une reproduction miniature en pierre noire du buste de la reine Néfertiti.

Il appela sa secrétaire sur le téléphone intérieur. Celle-ci, belle femme d'une quarantaine d'années, très élégante, revint avec un plateau. Son sourire un peu crispé dénotait par rapport à son apparence avenante. Une brouille récente, à n'en pas douter ? C'est qu'il ne devait pas être très commode dans le boulot. Seb l'observait tandis qu'elle faisait le service avec doigté, disposant les tasses, le sucrier, de petits biscuits, la cafetière sur le bureau, puis versant le café, avant de se retirer non sans un regard appuyé vers son patron.

— Merci Brigitte. Vous pouvez disposer, dit-il d'un ton très distant, surprenant Seb. Assieds-toi si tu veux. Tiens, bois ton café.

— Non merci, et je préfère rester debout.

La conversation continua sur un ton banal avant que la question qui fâche ne soit abordée.

— Alors mon cher Sébastien, je...

— Je te coupe tout de suite, je ne suis pas ton cher Sébastien et tu le sais très bien. C'est clair comme ça ? Je suis venu parce que c'est Alexandre qui a insisté, sinon, je n'ai pas grand-chose à te dire, tu connais parfaitement ma position sur ton projet faramineux.

— Soit. C'est vrai que nous nous connaissons depuis le collège, et jusqu'à un passé pas si lointain, nos relations étaient plutôt bonnes.

— Disons normales, sans plus, jusqu'à ton élection à la mairie. En réalité, c'est depuis ton projet insensé qu'on est entrés en bagarre, sans ça, tu as tes activités, j'ai les miennes. Ta fonction de maire t'a monté à la tête, des gens t'ont fait miroiter des sommes colossales et toi, tu as foncé là-dedans à fond.

— Attends, attends. Vous autres les anti-éoliens, vous faites circuler des contrevérités qui faussent complètement le point de vue des gens. C'est de la désinformation pure et simple. D'abord, tout le monde sera d'accord à reconnaître que l'éolien est non polluant et ne produit pas de déchets toxiques. Là-dessus, je pense qu'il n'y a aucun doute. On a fait suffisamment de réunions publiques, tout expliqué en détail, la consistance du projet, le dossier déposé aux administrations dont on attend l'acceptation incensamment, les bénéfices envers la population, tout a été détaillé.

— On va en reparler. Je...

— Laisse-moi finir. On dit que le bruit des pales provoque des basses fréquences lorsqu'elles sont en mouvement. La réglementation impose une distance minimale de 500 mètres par rapport à toute habitation, donc sur ce point-là, cet argument tombe à l'eau. Ensuite, les machines seraient nuisibles pour les oiseaux et les rapaces, là encore, d'après les nombreuses études qui ont été effectuées, la mortalité est insignifiante, de plus on doit éviter les

zones de protection et de nidification. Alors ?

— Je ne suis pas anti-éolien. Je suis contre tes magouilles. Cela dit, tu oublies de parler du démantèlement, une véritable bombe à retardement selon la loi actuelle qui l'impose en fin de vie de la machine, qu'on estime à 20 ans en moyenne. Chaque éolienne de 130 mètres de hauteur en bout de pales produirait à peu près 2 mégawatts, comme celles de votre projet, le mât représente à peu près 300 tonnes d'acier, il y a les pales en résine et fibres de verre dont le recyclage s'avère quasiment impossible, j'ajoute les 1500 tonnes minimum de béton ferrailé qu'il faudra démolir, et je suis à coup sûr en dessous de la vérité. Je crois que tu ne mesures pas bien l'ampleur du problème, il y aura un impact énorme sur l'environnement. Les exploitants ne sont tenus qu'à une caution bancaire de 50 000 € par mât, alors on est très loin du compte. Il faudrait exiger 3 à 4 fois plus. C'est un scandale !

Le ton monta d'un cran.

— Tu exagères. Tout ça c'est de la propagande. De plus, tu oublies les retombées au plan local, les recettes au profit des collectivités locales, qui permettront de construire des écoles, des crèches, des équipements sanitaires, culturels et sportifs. Et l'emploi, tu y as pensé à l'emploi ?

— Laisse-moi rigoler ! Tout le matériel sera fabriqué hors de France, les ingénieurs et techniciens viendront d'Espagne et d'Allemagne, même les opérations de maintenance seront effectuées par eux. Il n'y aura aucun emploi créé chez nous, tu le sais très bien, ici, on n'a pas le personnel qualifié apte à exécuter ce genre de travaux. Ah ! certes, il y aura sans doute des besoins en main d'œuvre non qualifiée et intérimaires. Je crains que même les terrassements et le bétonnage des socles nous échappent.

— Tu te trompes. Des entreprises locales ont déjà fourni des devis, alors...

— Ah ! oui ?

Sébastien resta songeur un court instant. Qui donc ? Notre ami Alexandre ? C'est vrai qu'il a une entreprise de BTP. C'est cousu de fil blanc ! pensa-t-il.

Il reprit, toujours acharné dans son propos.

— C'est rien à côté de ce qu'on raconte sur toi, hein ? Que tu aurais touché une importante somme d'argent de la part du consortium que tu représentes, somme versée dans une banque à l'étranger.

— Je défie quiconque d'en apporter la moindre preuve et si quelqu'un s'avise de propager ce genre de rumeurs, je n'hésiterai pas à l'attaquer en justice pour diffamation !

Il hurlait de colère. Les deux hommes se toisaient, face à face, à un mètre l'un de l'autre.

— Je ne te retiens pas, dit-il en ouvrant sa porte. Crois-moi, je ne vais pas me laisser manœuvrer par une bande de farfelus ! On se retrouvera sur le terrain judiciaire s'il le faut ! Et plus encore si nécessaire !

Seb en avait assez, il préféra se retirer sans même le saluer. Près de la secrétaire, il marqua un temps d'arrêt.

— Au revoir, Madame. Au plaisir, si l'occasion se représente de nous rencontrer. Vous êtes charmante. Madame ?...

— Brigitte Reynier. Au revoir, Monsieur, répondit-elle, à la fois gênée et rougissante.

Passant devant les bureaux des autres employés municipaux, il pensa qu'ils avaient sûrement entendu la fin de cette violente dispute. En effet, sortant de la mairie, il tomba nez à nez avec un ancien copain du rugby, Paul Ribière, qui l'interpella joyeusement.

— Oh ! Seb ! C'est toi qui braillais à l'instant ?

— Paulo ! Mon vieux pote ! Tu m'as entendu ?

— Ben forcément, hein ? J'étais dans un bureau à côté de l'accueil quand t'es sorti de chez le maire. Tout le monde a entendu la fin de votre algarade. Ça en a fait sourire plus d'un, en douce, évi-